

ALAIN

**PROPOS D'UN
NORMAND**

1906 - 1914

V

nrf

GALLIMARD

OUVRAGES DISPONIBLES D'ALAIN

Aux Éditions Gallimard

Propos

PROPOS SUR LES POUVOIRS (choisis par F. Kaplan), *Folio essais*.

PROPOS SUR LE BONHEUR, *Folio essais*.

LES SAISONS DE L'ESPRIT.

VIGILES DE L'ESPRIT.

PROPOS D'UN NORMAND (I à V).

CONVULSIONS DE LA FORCE.

Bibliothèque de la Pléiade

PROPOS I (650 propos choisis par Maurice Savin).

PROPOS II (650 propos choisis par Samuel Sylvestre de Sacy).

Œuvres

LES DIEUX, *suivi de MYTHES ET FABLES et de PRÉLIMINAIRES À LA MYTHOLOGIE*, *Tel*.

SYSTÈME DES BEAUX-ARTS, *Tel*.

MARS OU LA GUERRE JUGÉE, *Idées*.

ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE, *Idées*.

ÉTUDES, *Idées*.

SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU.

LES IDÉES ET LES ÂGES.

ENTRETIENS AU BORD DE LA MER.

CAHIERS DE LORIENT (2 tomes).

COMMENTAIRE DE « CHARMES » DE PAUL VALÉRY.

SPINOZA. *Édition revue et augmentée, Tel, 1986.*

Suite de la bibliographie en fin de volume

PROPOS D'UN NORMAND

V

ALAIN

PROPOS D'UN
NORMAND

1906 - 1914

V

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Un ami inconnu m'a écrit : « Ces Propos sur la paix et la guerre ne sont que des feuilles volantes ; faites donc un livre. » Il y a quelque temps un critique plus sévère me donnait le même conseil sur un autre ton : « Quoi ? disait-il, toujours des improvisations et des mouvements d'humeur ? Vous laissez trop au lecteur à coordonner ; et du reste il ne le fait point ; il lit, il oublie. On ne sème pas un grain de blé, on ensemence un champ. J'admets qu'il y ait une doctrine radicale ; mais encore faut-il la formuler, afin que d'autres la comparent à ses voisines et la jugent. Je ne lirai plus vos petits billets ; mais faites un livre ; je le lirai. »

Naturellement je sais ce que c'est qu'un livre ; je crois même que je saurais en faire un. Dans la préface, je montrerais l'anarchie des opinions, l'incohérence des doctrines ; ce qui ferait voir mon livre arrivant à son heure. Après cela je résumerais les prédécesseurs et les contemporains ; cela ferait bien une dizaine de chapitres. Et puis je développerais mes propres opinions, mais en les ordonnant comme une armée, chaque question à sa place, avec des transitions qui auraient des airs de preuves ; en évitant les répétitions et surtout les apparentes contradictions, qui font la joie des critiques. Après quoi je conclurais,

je relirais le tout, et j'aurais envie de le refaire. Car il faut être bien sec, il me semble, pour relire un livre qu'on vient d'écrire sans en découvrir un autre, bien plus clair, bien plus fort, qui annule le premier. Mais je passerais outre ; je supporterais même les discours d'un éditeur. En récompense je serais feuilleté par deux ou trois critiques, et aussitôt oublié. On ne lit pas un livre ; on le consulte pour en faire un autre.

On lit des articles, comme on lit des affiches ; si on ne lit pas l'un, on lit l'autre ; on pêche une formule ; on y pense un petit moment. Ce qui est abstrait ou traînant, on le laisse. Un lecteur a des passions vives, et des caprices ; des éclairs, et tout d'un coup une paresse décidée. Mais je suis un chasseur d'alouettes ; je fais tourner mon miroir ; je recharge mon fusil ; j'ai ma revanche. Je reviens, je corrige, j'explique. Je répète. L'attention est comme l'oiseau ; il faut perdre bien des flèches pour l'atteindre une fois. Aussi, lire c'est relire ; mais il faut être déjà bien habile dans le métier de liseur pour feuilleter pendant des années. Donc chaque matin je vous ouvre mon livre à la page qui me plaît ; et je mets le doigt tantôt ici et tantôt là. Soyez distrait ou ennuyé, je m'en moque ; je vous rattraperai demain. Pareillement si je suis ennuyé ; on ne l'est pas tous les jours. Mais, surtout, par ce travail de retouche perpétuelle, mon livre a le même âge que moi ; au lieu que si je l'achevais, il vieillirait tout seul, et à la manière des livres ; enfant noué, enfant ridé. Et cela me fait faire attention à deux sens du mot vieillir. Car vieillir, c'est bien changer ; mais on dit aussi, d'une chose qui n'a point du tout changé : « Cela a bien vieilli. »

10 août 1913.

I

« Laissez donc la politique. Tout y est confus, noir, et méprisable. Ces mêmes intrigues, nous les avons vues ; ces mêmes déclarations, nous les avons lues. L'oubli a couvert déjà plus d'un aventurier ; déjà plus d'un destructeur s'est fait conservateur. C'est une très vieille histoire. C'est l'histoire. Racontez plutôt l'histoire profonde de l'homme dompteur de chevaux ; la vie qui fabrique et qui pense. Montrez le vrai dieu, inventeur des dieux. Regardons, comme vous dites, par-dessus les peines. »

Non. Il y a temps pour tout. S'il était vrai que les choses n'iront jamais mieux, s'il était vrai que le pouvoir, s'il ne tombe aux plus mauvais, corrompt toujours ceux qui l'exercent, si je croyais cela, pourquoi écrirais-je ? Si l'histoire du travail et de la justice est l'histoire vraie, elle doit effacer l'autre. Autrement, ce ne serait que pour consoler. Je n'aime pas la résignation. Ce n'est pas par résignation que l'on inventa le levier et la roue, la poulie et le bateau, la balance et l'horloge, les nombres et la justice. Le Dompteur de chevaux n'a jamais cédé, ni renoncé. Soyons dignes de l'Ancêtre.

Il y a de mauvais sommeils, et des retours de la vie

animale. On adore, au lieu de faire. On s'accoutume au lieu d'inventer. L'affaire Dreyfus fut un réveil de l'action politique, de l'invention politique. Après cela, on a un peu trop dormi. Il n'y a plus de Juif à l'île du Diable. Mais ce n'était qu'un effet ; regardez les causes. L'effet vous a réveillés, il y a quelque quatorze ans ; mais les causes seules provoquaient cette grande révolte des gouvernés contre les gouvernants, à jamais mémorable. Une injustice peut toujours être faite, parce qu'une erreur est toujours possible. Mais quand on nous exposa tout cyniquement et violemment la morale des gouvernants ; quand la Raison d'Etat, qui demande toujours notre argent et nos vies, exigea de plus l'esclavage d'esprit, l'aveuglement volontaire, l'adoration des faits et des forces, alors ce fut trop. L'artisan laissa tous les autres outils, et remit la justice sur le métier. Or, puisque le Dompteur de chevaux ne se résigne jamais, puisque ce grand travail sera le beau travail de demain, je veux que ce soit le travail d'aujourd'hui et de tous les jours.

On a prêté au ministre de la Guerre une formule brillante : « Je remettrai les choses, aurait-il dit, en l'état où elles étaient avant l'affaire Dreyfus. » Le mot, authentique ou non, éclaire le dangereux travail qui se fait partout, quoique les circonstances aient laissé au pouvoir un ou deux hommes certainement dignes de confiance. Mais c'est peut-être un danger de plus. Ils couvrent les autres. Et faites attention. Si le plus digne passe du gouvernement à la présidence, comme il est juste, qui donc passera naturellement du second rang au premier, dans le gouvernement ? L'homme qu'on peut déclarer, sans prévention, sans injustice, par la seule histoire de ses opinions, le

moins sûr, le plus suspect, le plus disposé à justifier les moyens par le succès, à comprendre enfin à demi-mot cette funeste Morale des gouvernants, dont je parlais. Et comme nous devons, nous autres tous, ramener les choses en l'état où elles étaient après l'affaire Dreyfus, autant vaut se mettre tout de suite à l'ouvrage.

3 janvier 1913.

II

Au sujet des dépenses de luxe, je vois, par une lettre que j'ai reçue, que le problème n'est pas assez éclairci. Et ne lit-on pas souvent que l'argent est fait pour rouler, et que les folles dépenses des prodiges profitent mieux au public que tous les trésors que l'avare enfouit dans la terre ? Il est pourtant assez clair que si un chimiste savait fabriquer de l'or véritable avec du plomb, et le lançait dans la circulation, il n'enrichirait personne ; le résultat d'une telle opération serait de faire baisser la valeur de l'or, jusqu'à l'avilir tout à fait, si l'or devenait aussi commun que le plomb. J'ajoute que cet effet serait sensible tout de suite, par le taux de l'escompte, ou par quelque autre de ces baromètres extrêmement sensibles qui montent ou descendent selon le flux ou le reflux de l'or. Eh bien, réfléchissez un peu sur cet exemple imaginaire. Votre chimiste pourrait bien faire des dépenses de luxe, avec cet or qu'il fabriquerait ; il n'enrichirait pourtant personne ; le prix de toutes choses augmenterait bien vite. Ceux qu'il paierait en or, surtout s'ils se livraient eux-mêmes au plaisir de dépenser, diraient bientôt : « Nos salaires ont aug-

menté, c'est vrai ; mais le prix des choses augmente aussi ; nous n'y gagnons point autant qu'on croirait. »

Mais revenons à notre monde, et laissons la chimie. Quand un homme a de l'or dans ses coffres, cela signifie qu'il a un droit sur les produits de toute espèce. Un millionnaire fou pourrait bien acheter d'énormes provisions de blé, et les détruire par le feu. Cela ferait une famine. Mangerait-on cet or qu'il aurait donné en échange ? Non. Mais supposons qu'au lieu d'accaparer du blé, il accapare pour un travail de luxe, mettons pour sa garde d'honneur, les paysans qui produisent le blé ? Est-ce que le résultat ne serait pas le même ? On aurait autant de bouches à nourrir, et moins de bras pour produire. Il y aurait disette encore, par ces folles dépenses.

Ici les objections apparaissent en foule. Avec cet or distribué, ne ferait-on pas venir du blé de Russie ou d'Amérique ? Sans doute. Et c'est cette prodigieuse circulation des biens qui trompe l'observateur au premier moment. Mais enfin, ces folles dépenses font toujours qu'il y a moins de blé à consommer. Ajoutons qu'il y a des produits comme vêtements, charbon, pétrole, qui sont moins strictement nécessaires que le blé. On fera toujours assez de blé, parce qu'il faut toujours manger ; mais on peut restreindre la consommation d'autres produits utiles ; et ceux qui se privent là-dessus sont dits pauvres. Il y a présentement trop de gens qui n'ont pas de bonnes chaussettes de laine. Que les modistes fabriquent moins de chapeaux à plumes et qu'elles tricotent à la place de bonnes chaussettes. Résultat, les chaussettes sont moins chères, et les pauvres sont mieux chaussés. A quoi vous direz qu'il y a assez de chaussettes et de

choses semblables pour tout le monde, et qu'il faut donc bien faire des chapeaux à plumes. Il y a une autre solution ; on pourrait travailler moins, ce qui assurerait la plus précieuse des richesses, la santé. J'aime mieux l'avare que le prodigue.

4 janvier 1913.

III

Les forces sociales sont trop puissantes encore. Je n'entends pas par là les cuirassiers, les lignes de fantassins, les gendarmes, les agents ; ce n'est là qu'une contrainte ; et il est clair qu'on ne peut pas contraindre tout un peuple, en lui empruntant pour cela ses propres forces. Le chef est toujours matériellement plus faible que ses subordonnés. Non. Ce qui est redoutable, c'est le consentement, l'enthousiasme, l'adoration. Tout mouvement de religion semble être révolutionnaire par nature ; il l'est toujours dans le fond. On adore toujours ce qui est beau et bon ; on n'adore jamais ce qui est vil et méchant. Mais, par le plaisir d'adorer, on adore l'adoration. Voilà toute la malice.

Je lisais des récits de La Mecque, où l'on voit que les Mahométans, après avoir fait un voyage pénible, sont enfin récompensés au-delà de leurs plus folles espérances. Par quoi ? Par la grâce du ciel ; entendez par le bonheur d'adorer en même temps qu'une foule d'autres, qui ont fait voyage aussi, avec la même espérance, et qui attendent la même récompense. Et tout cela est inexplicable si l'on considère la religion elle-même, qui n'est qu'un recueil de contes puérils, et de

maximes morales comme on en trouve chez tous les peuples. Seulement cela n'est qu'un prétexte pour une prodigieuse effervescence. Chacun forme alors en même temps que les autres, porté, soulevé par les autres comme les autres par lui, chacun forme alors des pensées flamboyantes, belles, vraies. Alors s'exerce véritablement la Poésie, ce qui veut dire création. Un beau concert, une belle déclamation nous font éprouver quelque chose de semblable. Et qui donc peut être sûr qu'il ne pleurera pas à quelque drame grossier, tout à fait dépourvu de vraisemblance ?

L'homme vit de Spectacles et de Cérémonies. La vie privée l'ennuie assez, et l'accable bientôt, par les soucis, par la prose, par la perspective d'une mort sans ornement. Mais la Cérémonie divinise tout. La guerre est Cérémonie. Si on ne la prend pas ainsi on n'y comprend plus rien. Ils courent vers la souffrance et vers la mort ; il faut même les retenir. Oui, mais ils y vont tous ensemble. L'union fait preuve. Chacun est croyant, et léger pour soi, intrépide, invulnérable. La guerre est Poésie. L'Épopée est une espèce de chanson de marche, souvent ennuyeuse parce qu'on la lit dans un fauteuil ; mais lorsque le son et le rythme figurent le pas d'une grande foule et la Patrie en effervescence, on part bientôt pour La Mecque ; et le voyage fait preuve. Toute guerre fait preuve, les morts témoignent. Les uns disent qu'Hélène n'était pas à Troie ; d'autres veulent prouver, par le compte des années, qu'elle n'était plus belle. Mais le guerrier qui veut la reprendre, et l'autre, qui veut la garder, savent bien qu'elle est dans la ville et qu'elle est plus belle que tout. Tant de cadavres autour des murs le prouvent assez.

7 janvier 1913.

IV

Un caractère d'homme est formé par deux espèces d'expériences, qui diffèrent beaucoup l'une de l'autre. Car il y a deux mondes, le monde des choses et le monde des hommes. Un agriculteur qui travaille sur son bien dépend beaucoup des choses, et très peu des hommes. Au contraire, un magistrat, un sous-préfet, un marchand de cravates, un écrivain dépendent très peu des choses, et beaucoup des hommes. L'homme politique dépend des hommes plus que tout autre ; je ne vois que l'acteur dont la destinée puisse être comparée à la sienne. De là des formations bien différentes, et des idées orientées autrement ; je parle des idées véritables, et non point des mots que l'on apprend dans les écoles.

Je pensais à ces choses en considérant un maréchal de village qui battait son fer. Le bon visage, la politesse, la flatterie, toutes les formes de la prière enfin, ne le dispenseront point d'un coup de marteau. Il sait plus ou moins ; il frappe plus ou moins ; mais sans diplomatie. Son fer est comme il l'a fait. Et, pourvu que son fer soit bon, le voilà assez estimé. Sa destinée dépend beaucoup de lui-même, de son œil, de son bras. Son talent n'est pas discutable. Ses mensonges à lui, les mensonges des autres n'y pourraient rien ; l'amitié, la haine n'y changent pas grand-chose. Par son métier, il n'est guère croyant. Il est différent des autres, voilà sa force ; il se conforme aux lois du monde des choses, voilà sa raison. Il pense à coups de marteau ; et il pense bien.

Tout ce que nous appelons science suppose une action sur les choses seulement. Même le mathématicien est de ce bord-là ; car les nombres et les figures se moquent aussi des prières.

Mais les hommes ne se manient que par la prière. Il faut leur plaire ; il faut les flatter ; il faut dire comme eux et penser comme eux. Ressembler aux autres, enfin. L'acteur imite le spectateur ; l'avocat imite le plaideur d'abord, et ensuite le juge. J'invente ce proverbe chinois : « Si ton juge boite, apprends à traîner la jambe. » L'orateur s'accorde aux passions des auditeurs ; c'est pourquoi Platon disait que la rhétorique est une espèce de flatterie, comme la cuisine. Les métiers façonnent l'individu. Si je veux réparer une horloge, le succès dépend de moi ; j'y mets toute mon attention ; ma pensée est toute au-dehors ; car ces pièces de fer et de cuivre n'ont ni passions ni malice ; elles se pousseront selon leurs formes. Mais si je veux faire le métier de banquier ou de lanceur d'affaires, le même genre de regard ne convient plus ; mais au contraire le tact, la politesse, la dissimulation ; non plus tant l'œil qui voit que l'œil qui plaît. Mais c'est alors que l'on peut dire que la foi remue les montagnes ; car elle est contagieuse ; elle remue les hommes. Il s'agit alors moins de vouloir que de désirer. L'improvisation est la loi ; car on ne peut prévoir ce qu'il faudra dire ; et l'effet est toujours incertain. De là souvent une paresse fataliste, des idées à faire pitié, des raisonnements d'enfant, et d'étonnants succès. Mais l'artisan, petit ou grand, ne sait pas gouverner. Selon la nature des choses humaines, l'artisan tire les marrons, et c'est le comédien qui les mange.

V

Il faut que chacun arrive à comprendre ce mécanisme des pouvoirs, toujours jugés et enfin conduits par ceux qu'ils devraient dominer. Considérons un ministre de la Marine ; il est le mandataire du peuple ; il doit surveiller le travail des arsenaux et des escadres ; faire le compte des dépenses, des efforts, et des résultats ; d'après cela récompenser, avertir, punir ; aidé en cela, et contrôlé, par le rapporteur du budget de la Marine, qui apprend ainsi lui-même à exercer le pouvoir. L'un et l'autre sont responsables seulement devant le Parlement. Voilà la théorie.

Dans le fait, les choses se passent autrement. Chacun sait bien que la Marine repousse le contrôle parlementaire, à la fois par orgueil de corps et par un souci individuel de dissimuler les erreurs et les négligences ; et sans doute l'intérêt des Grands Fournisseurs agit dans le même sens. On en peut dire autant des services de la Guerre, de ceux des Travaux Publics, de ceux des Postes, Télégraphes et Téléphones. Mais à la Marine et à la Guerre, cette action de résistance au contrôle est plus forte que partout ailleurs, parce que le secret y est habituel, surtout parce que le courage personnel et l'amour de la Patrie éclipsent naturellement d'autres vertus moins brillantes ; enfin parce que l'élite des Réactionnaires se porte naturellement au métier des armes.

Ces causes suffisent pour expliquer qu'un ministre en veston risque trop à vouloir gouverner sans précautions. Tout son art, s'il pense un peu à lui-même,

est d'imiter d'abord l'énergie et les passions militaires, première flatterie ; secondement, d'imiter dans le détail des affaires cette politesse des Bureaux, qui adoucit et concilie toujours, dans l'intérêt des Hautes Compétences ; troisièmement de diriger en cédant, c'est-à-dire de se couvrir lui-même en couvrant les autres. Moyennant quoi, tous les techniciens de la construction et du combat diront et feront dire, écriront et feront écrire que la France possède enfin un ministre patriote, doué d'une puissance de travail étonnante, et qui rétablit notre prestige militaire aux yeux de nos alliés et même de nos ennemis. C'est la gloire.

Mais un ministre qui oublie sa propre gloire, qui va au fait, qui juge d'après le résultat, qui compte les obus au lieu de compter les galons, qui critique sans égards et qui contrôle sans ménagements, espérez-vous qu'il sera adoré ? Espérez-vous qu'il sera loué dans les journaux étrangers ? Ce serait un peu trop naïf. Cela fait bien apercevoir une des difficultés de l'organisation démocratique, et sans doute la principale. Les ministres qui veulent mériter notre confiance sont mal récompensés.

16 janvier 1913.

VI

Le sage m'a dit : « Monsieur l'apôtre de la douceur, calmez donc vos propres passions, pour commencer. S'il ne s'agit que de surveiller les pouvoirs et de les contrôler sans cérémonie, je suis avec vous. Et je dirai bien comme vous que la confiance est la

ALAIN

Propos d'un Normand

V

On sait que les *Propos d'un Normand* ont paru chaque jour sous ce titre dans *La Dépêche de Rouen*, du 16 février 1906 au 1^{er} septembre 1914. La série entière comprend trois mille quatre-vingt-dix-huit propos, qui semblaient voués à l'oubli. Mais quelques lecteurs fervents s'entendirent pour conserver, parmi ces textes quotidiens, ceux qu'ils avaient le plus admirés. C'est ainsi que, de 1909 à 1913, parurent, édités par souscription, quatre volumes de *Cent un propos d'Alain*. Cette édition, en tirage très limité, fut rapidement épuisée, et le grand public ignora les *Propos d'un Normand* jusqu'après la guerre de 1914-1918.

C'est en 1920 que Michel Arnaud (Marcel Drouin) composa un recueil de *Propos d'Alain*, qu'il fit paraître aux Éditions Gallimard. Chacun des deux volumes contenait cent soixante-quinze propos, disposés suivant le même ordre.

En 1952, le premier de ces deux volumes fut réimprimé, à peine remanié, par les soins de Michel Alexandre. En même temps, il fut décidé qu'après cette réimpression, les volumes à paraître dans cette série reproduiraient, dans l'ordre chronologique, les meilleurs propos d'avant 1914. C'est ainsi que parurent, en 1955, le tome II des *Propos d'un Normand* (1906-1908), en 1957, le tome III (1909-1911) et, en 1959, le tome IV (1911-1912). Le présent volume termine la série et comprend des propos écrits pour la *Dépêche* au cours des années 1913 et 1914.

En ces temps, la guerre approchait. C'est le thème dominant de ce dernier volume.



9 782070 200726



60-XII A 20072 ISBN 2-07-020072-8

Extrait de la publication